

Jean Allouch

L'esquisse du transfert dans le traitement des passions : Galien

Recevoir du Docteur Christine Verdier une invitation à contribuer à ce colloque sur les passions fut une grande surprise : comment ! quelque part en France et en 1992 l'on s'intéressait aux passions au point de les prendre pour objet d'étude ! Je n'en croyais pas mes yeux, tant il m'apparaissait acquis jusque là que les passions n'étaient plus, et depuis un bon moment déjà, à l'ordre du jour – disons, puisqu'il s'agit de psychiatrie, depuis J.-P. Falret et son invention des maladies mentales. En effet ce pluriel lui-même, par lequel était délaissé le paradigme de l'aliénation processus unique, interdisait qu'une explication globale de LA folie continue d'avoir cours, et spécialement l'explication par la passion¹. Jusque là en effet, et d'abord par Pinel son fondateur, le discours psychiatrique restait attaché à la millénaire pensée des passions comme causes et manifestations de la folie. Pinel, on le sait, devait cette référence aux stoïciens (Cicéron notamment était une de ses lectures favorites). Or, voici qu'un siècle après J.-P. Falret, les passions feraient à nouveau question chez ceux en charge de soigner les maladies mentales ! Ceci est d'autant plus bizarre que, de même que la psychiatrie, la littérature moderne a largement délaissé les passions (songeons par exemple à l'école du nouveau roman mais plus généralement à la démarcation par rapport au romantisme constituante de la modernité littéraire dès Flaubert) ; ce n'est donc pas par ce canal-là, littéraire, que les passions seraient aujourd'hui susceptibles de faire retour en psychiatrie.

Je ne suis pas en train de dire que la passion n'existe pas, ceci, à proprement parler, je ne le sais pas. En revanche il est fort vraisemblable que si je n'ai jamais eu affaire à une passion ce doit être notamment parce que ce qu'on nomme ainsi ne fait pas partie de mes références. Il n'y a rien là de bien exceptionnel : l'on ne trouve la passion ni dans le parler des psychanalystes ni dans celui des psychiatres modernes, quelle que soit l'école auxquels les uns et les autres appartiennent. Lacan remarquait qu'une bonne moitié du symptôme est due au clinicien, ce qui est une vérité première. Tant est si bien que si quelque chose comme une passion existait chez tel de ceux qui consultent, étant donné que la passion comme telle n'a aucune place chez les cliniciens contemporains, il est clair qu'ils ne la verraient pas. Mais qui sait, peut-être y aurait-il, dans cette situation de franc malentendu, un pertinent abord pour en venir à bout !

Evidemment, si ce que nous venons de noter d'une caducité de la passion est exact, une question se pose : comment la passion en est-elle venue à être à ce point éradiquée ? Seul un précis travail d'historien pourrait répondre. Nous devons nous contenter d'un sondage, de jeter par-dessus l'histoire un pont qui est un véritable viaduc puisqu'il fera se rejoindre notre aujourd'hui avec un des textes médico-

¹ Sur cette périodisation de l'histoire de la psychiatrie on consultera Georges Lanteri-Laura, *Les hallucinations*, Paris, Masson, 1991, ainsi que *Psychiatrie et connaissance*, Paris, Sciences en situation, 1991.

philosophique majeurs à ce propos, le *Traité des passions de l'âme et de ses erreurs*, le *Peri psukes pathon*², texte que Galien écrit à la fin de sa vie et qui allait fonctionner comme texte de base (pour le meilleur et pour le pire) durant un bon millénaire au moins. Si donc nous lisons ce PPP âgé de 17 siècles, nous saute immédiatement au visage le fait que ça n'est pas seulement la passion qui nous est devenue étrangère mais l'ensemble du paysage doctrinal où elle tient une place majeure. Disons, d'une manière quelque peu à l'emporte-pièce, que ce paysage déploie un discours qui est celui du maître antique et comporte notamment la division de l'humanité en deux espèces, les maîtres et les esclaves (très présents dans la problématisation des passions chez Galien).

Cependant le PPP fait fonctionner un dualisme corps / âme qui, pour n'être pas encore celui des deux substances cartésiennes, n'en reste pas moins très prégnant aujourd'hui. Ce dualisme nous joue les plus mauvais tours : il engage à développer certains problèmes d'une façon telle qu'ils se transforment en impasses (exemple type : la dite «psychosomatique»), il renforce outrageusement le préjugé de la *one body psychology*, il pousse à inventer la notion saugrenue d'une lésion ou d'une maladie «fonctionnelle», et tout se passe pourtant comme s'il restait indéracinable. Il est vrai qu'il a pour lui désormais tout le poids de la médecine moderne qui, massivement engagée sur la voie de la méthode anatomo-clinique et élisant ainsi comme étant son objet un certain corps, un corps non parlant et même un corps mort (Foucault le notait³), laisse à d'autres «spécialistes» la charge de ce qui n'apparaît alors que comme un des restes de cette méthode, l'âme, ou, version plus moderne, le psychisme. Ainsi la permanence de ce dualisme fait-elle fond commun entre Galien et nous tant est si bien que si nous croyons nous y retrouver en lisant Galien, il se pourrait bien que ce soit pour les plus mauvaises raisons.

pulsion versus passion

Qu'en est-il de l'éradication de la passion en psychanalyse ? Le champ freudien a donné lieu à la promotion d'un mot qui commence et finit comme passion :

PASSION
P SION
PULSION

Ce rapprochement, certes, ne vaut qu'en français, le *Trieb* allemand (que traduit «pulsion» grâce à Lacan) n'a rien à voir avec la passion. Il s'agit donc d'un fait de «lalangue»⁴ française, d'un jeu littéral singulier, mais ceci ne le rend pas moins intéressant ni moins important pour autant (une des règles les plus essentielles de la méthode psychanalytique est le refus de toute généralisation, l'intérêt porté au plus particulier : il est interdit au psychanalyste à qui l'on parle d'un «mal de crâne» de «traduire» : «céphalée»). Quelle vérité viendrait donc indexer cette proximité signifiante entre «pulsion» et «passion» ?

² Galien, *Traité des passions de l'âme et de ses erreurs*, trad. fr. publiée avec une introduction, des notes, un commentaire et un lexique par Robert Van der Elst, Paris, Delagrave, s.d. Nous citerons désormais cet ouvrage, par acrophonie à partir du Grec *Peri psukes pathon* : PPP, ce qui a l'avantage de le faire résonner avec le lacanien sujet supposé savoir (écrit SsS).

³ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 1^o éd. 1963, 2^o éd. revue, Paris, Puf, 1972.

⁴ Ce néologisme fut inventé et proposé par Lacan non sans conséquences pour la suite de son frayage (en particulier sur son rapport à la linguistique).

Ce rapprochement n'est pas sans pertinence. Comme les passions, les pulsions se mettent en liste. De plus, chez Freud en tout cas, comme les passions les pulsions doivent être «domptées» (l'un des mots de Freud pour dire cette maîtrise). Freud ici, c'est-à-dire tardivement (exactement : à partir de sa seconde topique), semble bien retrouver une position stoïcienne – ce qui ne plaide pas en faveur de la pertinence de cette topique au regard de sa propre découverte.

Pourtant, comparé à celui des passions, le dispositif théorique qui met en place les pulsions offrait tout de même un grand nombre de différences qui sont autant d'avantages, qui paraissent tels, en tout cas, à nos yeux d'aujourd'hui. Cet ensemble théorique est peut-être un peu plus complexe mais ce serait là le prix à payer pour un certain nombre de conquêtes non négligeables.

1) Un premier gain serait le suivant : les pulsions se trouvent branchées sur le corps autrement que les passions. Pour les passions, il s'agissait de la doctrine des humeurs, dont l'absolue caducité n'a pas peu contribué à la mise à l'écart de la doctrine des passions qui lui était étroitement liée. Les pulsions sont liées, elles, aux orifices corporels lesquels sont la *raison* de cette liste des pulsions qui est donc une liste raisonnée c'est-à-dire limitée – à la différence de celle des passions.

2) Les pulsions sont toutes référées à une seule jouissance, la jouissance sexuelle. Une des découvertes à laquelle Freud tenait absolument fut celle qu'il fit de la sexualité en tant que susceptible d'être déplacée. Qu'est-ce à dire ? Que cette jouissance sexuelle est une commune mesure pour les pulsions, ce qui implique notamment qu'elle puisse se placer, se déplacer, s'investir comme on dit encore, ici ou là. On ne trouve guère une telle plasticité au niveau des passions, chacune d'entre elle persistant dans sa teneur propre. La colère, première grande passion décrite par Galien dans son *PPP*, reste indépendante de celle qu'il nous présente en second, l'intempérance : ce n'est pas en devenant plus intempérant que le colérique cessera de l'être, il n'y a là aucune commune mesure. Ce point est évidemment capital pour ce qui concerne toute possibilité de traitement : par cette commune mesure la pulsion s'offre à être traitée selon les voies du dé- ou du re-placement de l'énergie libidinale, ce que n'offre évidemment pas la passion la résorption d'une passion dans une autre serait, pour Galien, une ineptie, une telle idée ne saurait même lui venir à l'esprit).

3) Troisième point, cette jouissance donne lieu à des événements dits de satisfaction ; elle est ainsi temporellement scandée en moments différenciés alors que la passion semble n'obéir qu'à une temporalité linéaire, à un gradient temporel d'autoalimentation ou d'autoextinction selon lequel plus on est passionné plus on le sera encore, et moins on l'est moins on le sera (les médecins et les moralistes savaient que la lutte contre les passions est d'autant plus aisée que la passion est plus faible, ce qui revenait, et Galien le reconnaît, à un pur et simple aveu d'impuissance⁵).

4) Le dispositif pulsionnel a permis de situer l'objet d'une manière certes absolument nouvelle mais surtout plus proche de l'expérience, que cette expérience soit normale ou pathologique. Galien, qui pourtant connaissait fort bien son Platon, n'a que faire de *l'agalma*, tandis que nous sommes en mesure (évidemment dans certaines limites) de rendre compte des pluri-fonctions de cet objet, de repérer

⁵ «[...] à celui qui n'est pas né pour la vérité, et dont l'enfance n'a été nourrie que de poisons et de mièvreries, il est absolument impossible de s'orienter vers le vrai» (*PPP*, p. 65).

comment (re-nommé par Lacan «objet petit a») il intervient dans la satisfaction pulsionnelle, dans le fantasme, dans le délire, dans le fétiche, dans le transfert. Là encore la portée explicative penche largement en faveur de la pulsion et conduit à délaissier la passion.

Ce parti pris est devenu encore plus vrai avec Lacan. On ne trouve pas chez lui comme chez Freud la moindre affinité de la doctrine des pulsions avec le stoïcisme. C'est dans l'obtention de la satisfaction que Lacan situe la solution des avatars de la pulsion et non pas dans une illusoire maîtrise du moi qui en ferait son esclave. Aussi n'y a-t-il pas chez Lacan, comme chez Freud, Galien et les stoïciens, le moindre souci d'accès à la sérénité ou à son équivalent : la sagesse⁶.

L'actualité de Galien

Ainsi y avait-il de quoi être étonné et même saisi par le thème choisi pour cette journée. Il ne me restait donc plus qu'à lire Galien pour tâcher d'y apprendre en quoi nous serions, sautant par-dessus un siècle de psychiatrie et de psychanalyse, encore intéressés par les passions. Ce *Peri psukes pathon*, durant mille ans, fut le grand texte de référence, notamment des médecins, sur les passions et leur traitement. Robert Van der Elst, à qui nous devons la dernière version française du *PPP*, qui a aussi établi, après d'autres, le texte grec, écrit même que ce texte fut «la seule tentative avouée de "psychothérapie" qu'enregistre l'histoire de la médecine depuis de longs siècles»⁷. Or ce *PPP* ne reste pas sans réponse si nous lui demandons en quoi il serait susceptible de nous importer aujourd'hui. J'y relève, à ce propos, quatre points.

1) Disons le premier culturel. Le domaine de la passion est celui de *l'insatiabilité*. La passion, selon Galien, se nourrit de ce qu'elle engendre et ceci n'a pas de cesse. Quant à lui, il a trouvé une solution, qui d'ailleurs lui vient de la sagesse paternelle. Limite tes possessions – lui disait ce père qui d'ailleurs joignait l'acte à la parole – à ce qui t'est *utile* : le manger et le boire (réduits à ce qu'il faut pour l'entretien du corps), un lieu abrité pour y séjourner, et les biens suffisant à procurer ce minimum nécessaire au corps, en particulier quelques esclaves, mais pas plus qu'il n'en faut. Pour tout le reste, ajoutait papa Galien, pour tout ce qui viendrait en supplément, donne-le aux nécessiteux. Sinon ? Eh bien sinon l'on devient insatiable, l'on regarde toujours vers celui qui a plus et l'on n'est jamais satisfait car il y a toujours quelqu'un qui a plus, si ce n'est à Rome, ce sera à l'étranger. La vie du riche cupide est une vie de perpétuel tourment.

Mais notre société moderne ne fait-elle pas de l'insatiabilité un nécessaire moteur de son économie ? Ne promet-elle pas un supplément de jouissance des biens qui jamais ne s'obtient ? Quelques semaines après avoir acquis la plus modernes des machines de traitement de texte, voici que la compagnie elle-même à laquelle je viens de l'acheter me fait savoir qu'il y a beaucoup mieux. Je n'ai même pas eu le temps d'apprendre à me servir de ma petite machine que déjà elle me paraît minable, révolue, désuète, peu opérante, périmée. C'est comme si, ayant épousé une belle jeune fille je me trouvais, le lendemain des noces, en présence d'une vieille femme ridée, ronchonreuse et aigrie de son état, et qu'il ne me reste plus qu'à aller trouver ailleurs

⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁷ *Ibid.*, p. 29.

l'objet susceptible de me procurer la satisfaction attendue de l'épousée. Lacan appelait «lathouses»⁸ ces objets faits pour causer le désir, ceci lui permettant de noter que le capitalisme contemporain se consacrait ainsi à «la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jour»⁹ : la plus-value obtenue par le capitaliste est l'équivalent exact de cette moins-value infligée au consommateur.

Que se produit-il en aval de cette permanente et insatiable course ? Le souhait d'en sortir, mais pas de n'importe quelle façon, d'en sortir tout en restant dans la logique de cette course (comme pour toute sortie, il ne peut en être autrement), c'est-à-dire en étant enfin et comme définitivement hypnotisé, pris dans l'objet qui échappe indéfiniment. Un témoignage précieux de cette recherche d'hypnose nous est aujourd'hui même fourni par un grand penseur non pas certes allemand mais en allemand, un monsieur qui cogite tout de même un peu plus loin que le bout du nez d'Heidegger, un certain Boris Becker dont on ne voit pas, étant donné ce dont il nous témoigne ainsi et la raquette l'abandonnant avec l'âge, ce qui lui interdirait de s'offrir comme psychanalyste à qui viendrait le consulter. La déclaration ici reprise nous montre qu'il n'aurait pas besoin, pour ce faire, d'une psychanalyse didactique :

Les allemands veulent que je vive pour eux. Quand je rentrais chez moi à Leimen, les gens m'attendaient devant ma porte et avaient l'air d'espérer que je les bénisse. Je me souviens du regard de mes fans lors d'une finale de coupe Davis, je m'étais dit qu'ils avaient l'air de zombies. Leurs yeux étaient fixes et sans vie. Confronté à cette espèce de dévotion aveugle, j'ai compris ce qui nous était arrivé il y a longtemps à Nuremberg¹⁰.

Le traitement des passions est, chez Galien, pensé comme traitement de l'insatiabilité et il se pourrait bien qu'en ce sens, en effet, son texte nous concerne, nous qui sommes membres d'une société où la recherche de la surabondance est économiquement et hypnotiquement motrice.

2) Le point suivant est sans doute le plus important, sans doute aussi le plus difficile à entendre car il s'agit, pour nous encore, d'une persistante insatisfaction. Galien nous la présente sous la forme que lui a donnée Aristote, lequel l'a désignée comme étant le «sophisme de l'incontinent»

— Il faut boire modérément pour se bien porter
— Or je veux bien me porter
— donc...

Mais ici intervient l'ivrogne qui, tout simplement, déclare :

— j'ai bien soif !

Cette dernière assertion n'est pas intellectuellement très compliquée, mais elle suffit à flanquer la raison par terre, à faire savoir qu'elle ne gouverne pas. Or nous trouvons-nous sur ce point, grâce aux «progrès de la science» comme on le dit, dans une position essentiellement différente de celle d'Aristote et de Galien ? Il est permis d'en douter. Nous ne savons pas «le truc» (disait Lacan) qui guérirait les maladies

⁸ Jacques Lacan, *La psychanalyse à l'envers*, séminaire inédit, séance du 20 mai 1970 (je ne mentionne pas la version du seuil, gravement fautive en son établissement (cf. ELP, *Le transfert dans tous ses errata*, Paris, EPEL, 1992).

⁹ Jacques Lacan, «Radiophonie», Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 86-87.

¹⁰ «Boris Becker, les bons mots d'un libre penseur», Propos rassemblés par Laurent Rigoulet, *Libération* du 21-22 novembre 1992.

mentales, névroses incluses et, hormis quelques exceptions non négligeables, la situation globale à cet endroit est, comme pour Galien, celle de l'échec.

3) Mais Galien, ce sera le troisième point de proximité avec lui, réagit comme nous à cet échec. Il refuse le charlatanisme pseudo-mystique des médecins anciens qui exerçaient leur art en se faisant les porte-paroles de la divinité. Certes l'on peut se demander si les psychanalystes, avec leur hypothèse de l'inconscient, ne renouent pas avec cette tradition pré-galiénique, et il arriva même à Claude Lévi-Strauss d'en faire le reproche à Lacan (votre grand Autre, lui disait-il, on en fera un Dieu). Lacan (comme Freud et d'autres avec eux) souscrit au pari fondamental de Galien sur le savoir rationnel. Galien, chose rare, distingue ce qu'il sait de ce qu'il ne sait pas et qu'il considère comme un savoir non établi. Sa démarche est ainsi fondamentalement *analytique*. Comme plus tard Descartes, il part du plus certain pour tâcher d'acquérir, de proche en proche, mais seulement lorsque cela est possible, un savoir de ce qu'il ne sait pas.

À cet endroit, Galien est très moderne en ce sens que ce savoir doit, selon lui, être littéral. Il nous raconte par exemple l'histoire de cet ami venu lui dire qu'un tel était de retour à Rome. Or, l'on apprenait peu après que c'était faux. À quoi tenait, se demande Galien, que son ami se soit ainsi trompé et même ridiculisé ? Réponse très cartésienne : au fait qu'il a cru ce qu'on lui avait dit sans le vérifier lui-même. Et, s'il ne pouvait le vérifier, au moins aurait-il dû dire à Galien non pas :

— Un tel est à Rome

mais :

— L'on vient de me dire qu'un tel est à Rome.

Il eut suffi de dire la chose avec des guillemets, pour que la non confirmation de l'événement annoncé ne ridiculise pas celui qui le faisait savoir. La revue *Littoral*, en son premier numéro de 1981, offrait de même des guillemets à ses lecteurs, ceci avec un succès, il faut bien le dire, très relatif.

4) Enfin dernier point qui nous rend Galien proche. Alors qu'il avait pourtant reconnu que «les mœurs de l'âme suivent le tempérament du corps»¹¹ et qu'on s'attendrait donc à ce qu'il accepte de soigner les maladies de l'âme, c'est-à-dire les passions, en soignant le corps, il n'en fait rien. Galien se refuse à user d'une pharmacopée pour guérir l'âme ; il prétend la soigner directement ou pas du tout. Il se trouve ainsi dans la position du psychanalyste à qui il est interdit de passer par cette voie du corps.

La passion en transfert

Mais, par-delà ces connivences, quelle ne fut pas ma surprise (la seconde, donc de cette mini aventure intellectuelle) de découvrir alors dans le *PPP* l'esquisse d'une théorie du transfert. Voilà quelque chose qu'on n'imagine pas lié à la doctrine des passions ! Et pourtant, si notre désarroi à l'endroit de la folie nous pousse vers les passions, c'est bien le transfert que nous trouvons non pas au bout du chemin mais d'entrée de jeu, ce transfert dont le fonctionnement des institutions dites soignantes est fait pour éviter le déploiement (seul moyen pourtant de s'en servir) et sur lequel

¹¹ *PPP*, p. 17.

les psychanalystes, malgré qu'ils l'aient mis au jour, ont le plus grand mal à régler leur action.

Au moment d'entreprendre de dire comment corriger les passions de l'âme, Galien prend appui sur une donnée solide et dont, en outre, ce qui ne gêne rien, chacun peut évaluer la validité. Cela s'appelle *la besace d'Esopé*, Galien la présente en ces termes :

Nous portons attachée une besace à deux poches, une devant pour les affaires des autres, une derrière pour les nôtres, et c'est pourquoi nous considérons toujours ce qui nous est étranger, demeurant aveugles à ce qui nous est personnel¹².

«Chacun, ajoute Galien reconnaît l'exactitude de cet apologue». Chaque homme, si on l'interroge, s'estime infaillible ou admet ne se tromper que fort rarement alors même qu'il observe que tous les autres autour de lui se trompent souvent et gravement. Autrement dit chacun, en cette affaire, se croit exceptionnel, alors que bien évidemment, le même homme dès qu'il regarde autrui affirme que nul ne l'est. Cette situation est certes globalement grotesque, mais, de cela, nul ne se soucie. À quoi tient que chacun puisse ainsi saisir, souvent avec pertinence, la situation d'autrui (qu'autrui se trompe) et ne pas voir qu'il ne se trompe pas moins que cet autrui ? Galien répond d'une manière fort moderne même si c'est en citant Platon : c'est l'amour qui rend aveugle. Or, comme «chacun se préfère de beaucoup à tout l'univers», chacun ne peut qu'être aveugle à l'endroit de soi-même. La cause de cette erreur commise par chacun est donc l'amour de soi, l'amour-propre dira La Rochefoucault, le narcissisme dirait le psychanalyste non lacanien.

Comment résoudre cet essentiel problème à la fois éthique et médical ? Puisque nul n'est à même de se rendre compte par soi-même de ses propres infirmités (essentiellement des passions qui l'animent), il ne reste plus à chacun qu'à faire virer cette déplorable situation à son avantage en la jouant autrement. Et c'est ici que d'emblée Galien, je le dirai comme ça, prescrit le transfert : que chacun (surtout les jeunes, plus malléables) s'en remette à autrui pour apprendre quelles passions l'habitent et pour l'aider à les combattre.

Comment donc quelqu'un viendrait-il à bout de ses passions s'il ne reconnaissait d'abord qu'il les a ? Mais les reconnaître, cela nous est impossible, comme nous l'avons dit, puisque nous nous aimons trop. Cette thèse vous autorise non pas à vous juger vous-même mais à pouvoir juger un autre qui ne vous soit ni cher ni suspect¹³.

Evidemment cet autre que soi, élu pour cette fonction d'aider à voir clair et ainsi d'aider à entreprendre la lutte contre les passions, n'est pas quiconque. Et Galien ici développe un schéma dont l'ossature est identique à celui mis en place par la psychanalyse. Plusieurs traits sont à relever :

- cet autre ne doit pas être un semblable à soi (le rapport de semblable à semblable empêche l'analyse),
- on le choisira en sachant n'avoir à son endroit ni haine ni tendresse (autant dire que c'est ce qui va se développer),

¹² *Ibid.*, p. 34.

¹³ *Ibid.*, p. 35.

— on lui demandera de dire la vérité sur ce sur quoi chacun est aveugle, c'est-à-dire soi-même (ce qui implique d'être sûr qu'il ne soit pas un flatteur, ce qui implique aussi que ni le riche ni le notable ne peuvent consulter ainsi car ces deux positions suscitent la flatterie voire la recherche d'un certain profit),

— plus largement ce «moniteur», ce «pédagogue», ce «sauveur» ou encore ce «surveillant» comme l'appelle Galien aura dû lui-même avoir franchi ce qu'on attend qu'il nous aide à franchir ; ce sera donc quelqu'un d'un certain âge, un sage ayant dominé ses passions et pouvant ainsi s'offrir en exemple d'impassibilité. Ce trait apparaît un équivalent de la seconde règle fondamentale de l'analyse : de même que seul un ex-analysé peut aider quelqu'un à s'analyser, de même seul un sage peut aider quelqu'un à devenir sage.

Enfin, dernier trait de cet isomorphisme, la vitupération de Galien contre les faux sages, ceux qui disent savoir ce qu'ils ignorent, ceux qui racontent des sornettes, nous dirions les charlatans, ceux contre lesquels fut (bien en vain) édiflée cette seconde règle fondamentale de l'analyse (bien en vain car le charlatan le sera d'autant plus aisément qu'il aura obtenu tous les diplômes et franchi tous les cursus – cf. le premier thérapeute de Louis Althusser).

Galien est impitoyable sur le degré de soumission que l'on doit au pédagogue élu. Or, ici encore, ici surtout, le transfert montre le bout de son nez par le biais de cette question de la tromperie dont Lacan considérait qu'elle était essentielle à la définition elle-même du transfert¹⁴. Que peut-il se passer si le sage se trompe, s'il identifie chez moi une passion non pas que j'ignore, ce qui est la situation banale, mais que je n'ai pas ? Tant pis, dit Galien, «n'en concluez pas que vous n'avez pas failli mais qu'une première occasion s'offre à vous de supporter l'injustice»¹⁵. Plus tard, sans amertume, vous vous justifierez auprès de lui et, s'il répond alors de façon convaincante à vos objections, vous vous apercevrez qu'il échappe à vos griefs.

Galien pense cette soumission si nécessaire qu'il va aussi jusqu'à faire cette remarque : si le sage vous dit ne voir chez vous nul effet de la passion, ne le croyez pas, peut-être craint-il que vous le preniez en grippe s'il vous dit la vérité !

Et aujourd'hui ?

Voici donc le ressort essentiel, qui dit l'inévitabilité du transfert :

Tous les hommes qui s'en sont remis à d'autres de la déclaration de leur propre valeur, je les ai vus se tromper rarement ; et tous ceux qui se sont estimés excellents sans en avoir confié le jugement à d'autres, je les ai vu trébucher grandement et fréquemment¹⁶.

Lacan, plus attentif à la psychose que ne l'était Freud, sut dire l'inexistence du sage : il n'y a pas celui qui sait, seulement un «sujet supposé savoir». Ce pas nous permet-il dans la pratique, d'intervenir un peu au-delà de ce qui était à la portée de Galien ? Galien reconnaissait que pratiquement aucun de ses disciples n'avait pu par

¹⁴ Jean Allouch, *Marguerite ou l' Aimée de Lacan*, Paris, EPEL, 1992, ch. 14.

¹⁵ PPP, p. 37.

¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

lui être guéri de ses passions. Pour Lacan, et pour conclure, je vous laisserai juges du résultat.